

Deux jours et une nuit. Une course poursuite.

Quand ils se sont aperçus que nous avions continué en face plutôt que de tourner à droite comme ils l'avaient indiqué, c'est tout leur désœuvrement qui les a poussé à s'exciter, un instant. Ça été comme un sursaut dans leur organisation. Toute la région autour a semblé pris d'une effervescence aussi rapide qu'inutile, comme le remuement sec d'un cadavre, son dernier soubresaut, avant de s'apercevoir qu'il était finalement trop tard, que tout cela ne servait pas à grand chose sinon à rien, qu'il avait dû quitter depuis longtemps le pays, l'autre, le gars avec son chien, que de toute façon on avait mieux à faire que de s'user à courir dans tous les sens, que la prochaine fois, on serait juste plus attentif quand une voiture s'arrêterait comme ça, qu'on ferait peut-être une fouille complète, ou qu'on logerait une balle dans la tête du conducteur pour récupérer la marchandise, parce que c'était quand même très con de l'avoir laissé filer comme ça.

Une course poursuite donc. Deux jours et une nuit.

Où j'ai cru les sentir sur mes talons, dans le sillage du break, à scruter le paysage de leur jumelles, à balayer la nuit de leurs lampes torches et des phares de leurs quatre-quatre, deux jours, une nuit, à maintenir la gueule du chien fermée quand des bottes passaient le long du hangar où nous nous étions retranchés, à

retenir le grincement de la portière pour ne pas être entendu dans le bruissement assourdi de l'obscurité, à s'empêcher de fumer pour ne pas que l'odeur indique notre emplacement, deux jours, une nuit, à recouvrir le break de branches, de vieilles feuilles, planqué, affalé dans un fourré, à sentir la faim parce que bien sûr il n'y avait plus rien à manger, même dans le fin fond de la boîte à gants, ou alors seulement un vieux morceau de pain retrouvé dans un des rangements de portière, si sec qu'il avait fallu l'humecter de salive pour ne pas avoir trop l'impression d'avalier de la poussière, deux jours, une nuit, à ramper lamentablement à travers des chemins, à se rouler en boule entre deux murs, à sortir le fusil, à le pointer dans la direction d'un pauvre bougre qui est tout seul mais un peu trop près de découvrir notre planque, mais qu'au final on n'appuie pas sur la gâchette parce qu'on a peur d'être repéré à cause du bruit de la détonation, qu'on a peur tout court, deux jours, une nuit à attendre que leurs cris, leurs appels radios, le claquement de leurs chargeurs, leurs ordres inintelligibles, tout cela finisse par s'éteindre, deux jours, une nuit pour que tout le monde se calme, eux d'abord et qu'ils retournent enfin à cet abrutissement de la sentinelle dans sa guérite, et nous ensuite, pour que nous sortions de notre trou et que nous nous disions qu'il n'y a finalement plus de danger, et que ce n'est plus la peine de rester encore accroupi comme un couillon derrière un muret ridicule, avec des crampes dans les jambes à force de ne pas bouger.

J'avais réussi à garer le break à la limite extérieur de leur territoire, entre eux carcasses de bâtiments à moitié écroulés par le vent, la pluie et les bombes. J'ai grimpé quelques marches encore solides, pour accéder jusqu'à un étage suffisamment élevé pour voir un

bonne partie du pays environnant. La chaîne de montagne n'était plus qu'une espèce de lisière sombre sur ma gauche, avec la route perpendiculaire comme un trait.

Mais face à moi, tout au bout de cette grande vallée de terre brune, leur guerre était là, dans le lointain, la guerre dont ils étaient l'arrière garde, la guerre avec ses grondements de mortiers, ses roulements de poussière, de véhicules militaires, ses traces de village sur des petites collines, de ville dans des creux de terrain, peut-être, pareils à des cubes de pierre jetés en vrac, comme un jeu de dés, d'osselets déments. La guerre était au loin, et j'étais loin de tout. Je n'avais aucune envie de m'y diriger.

*Qu'ils aillent se faire pendre avec leur guerre !*

Moi j'allais à Fjeriing et je n'avais plus aucune idée de la direction à suivre.

*Auguste est-il lâche ?*

*Pas plus que MONSIEUR.*

*MONSIEUR n'est pas lâche, il est pragmatique.*

*Et si Fjeriing est dans la direction de la guerre ?*

*Alors nous l'esquiverons, nous resterons à distance. La guerre a ses frontières, comme tout pays. On peut les contourner. A nous de ne pas pénétrer son territoire.*

*Nous avons été à deux doigts d'être pris. J'en ai encore mal dans les cuisses.*

*Cela n'arrivera plus, Auguste. Si j'avais été toi j'aurais certainement appuyé sur la gâchette.*

*Je sais. Comme avec Otto Di Ranker, pas d'état d'âme. Mais tu n'es pas moi.*

*Pas encore.*

Quand le coup de fusil est parti, à cet instant du crépuscule où l'ombre semblait métamorphoser le break en un gros tas de terre dure et noire, je fermais un œil autant pour viser que pour empêcher la fumer

de la cigarette de me rentrer dans l'oeil. Je ne sais pas bien comment j'ai réussi à l'atteindre, mais le chien est parti aussitôt dans l'éclatement de la détonation, comme ces coureurs de sprint qui se projettent au coup de pistolet de l'arbitre. Il est revenu avec le lièvre dans la gueule, le train arrière de l'animal avait été en partie broyé par la balle et il couinait encore. Cela a pris du temps de l'achever, le chien a commencé à le secouer, mais la bestiole respirait encore. J'ai dû le frapper à coup de pierre. Le chien a léché les morceaux de viande qui étaient accrochés sur le caillou. Nous l'avons mangé le reste comme des survivants, cuit sur un malheureux feu entre deux cailloux. Et nous avons dormi, nous nous sommes écroulés, recroquevillés l'un contre l'autre, avec juste MONSIEUR qui gardait un œil ouvert au cas où.

Mais MONSIEUR a fini aussi par sombrer également. Il ne l'a pas vu venir le coup de botte dans les reins, et la gueule du mec, aussi crasseuse que nous, penchée un peu sur le côté. Il parlait une langue que nous ne comprenions pas. Il tenait une sorte de machette, ce n'était pas un des soldats, ou cela n'en était plus un. Son pantalon tenait plus du sac de jute que d'un quelconque uniforme, son arme avait été bricolée avec un morceau de tôle de voiture où l'on distinguait encore des restes de peinture de carrosserie, une voiture verte certainement, une tôle emmanchée dans un bout de branche ficelée. Il nous regardait comme si nous étions nous mêmes un morceau du paysage juste un peu plus vivant, il nous regardait peut-être comme ces gibiers qu'il réussissait à attraper, et qu'une fois à terre, il poussait du pied pour s'assurer qu'ils étaient encore vivants ou fraîchement morts. Puis il s'est dirigé vers le feu éteint, a attrapé d'une main un reste d'os du lapin, ce qui devait correspondre aux pattes arrières, et s'est mis à le nettoyer

consciencieusement des dents, tout en tenant fermement la machette de l'autre main, machette dirigée vers nous, moi, le chien, et MONSIEUR qui observait sans broncher, et qui était furax de ne pas l'avoir entendu venir, MONSIEUR qui se disait qu'il faisait son malin, mais qu'il était soumis comme tout le monde aux contingences de la fatigue, et qu'il aurait beau dire que plus jamais on ne l'y reprendrait, il ne pouvait garantir à personne qu'après une journée de bagnole, une journée à chercher sa route ou à échapper à une bande de mercenaires hargneux, qu'après une journée où sa vigilance serait mise à l'épreuve, une journée où chaque instant nécessiterait de sa part une absolue concentration, une journée accumulée à une autre et une autre encore, toutes ces journées depuis qu'on essayait de lui mettre des bâtons dans les roues, il ne pouvait garantir, non franchement, il ne pouvait garantir qu'il ne s'écroulerait pas comme une vieille bête épuisée.

MONSIEUR faisait une bien piètre vigie.

Et MONSIEUR a senti la vexation monter comme si l'autre qui était accroupi là, avec son bout de bidoche et sa machette, plutôt que de n'être qu'un pauvre ère affamé perdu dans un pays déserté, était en fait un esprit envoyé par des forces rigolardes, ricanieuses et sauvages, envoyé pour lui brandir sous le nez les preuves de sa suffisance, de son incompétence.

Et MONSIEUR a trouvé cela détestable.

MONSIEUR manquait d'humour par moment.

Alors pour la seconde fois, il s'est levé dans sa fureur, a attrapé le fusil, et pour la seconde fois après Otto Di Ranker, le haut du corps de l'homme qui mangeait tranquillement a semblé se ramollir sous l'effet de l'impact. Il n'a lâché ni la viande, ni la machette, il s'est affaissé les deux mains encore serrées.

Le chien a détalé au loin. Il a cru qu'il devait courir

après un autre lièvre, mais le lièvre était là, étendu dans son liquide visqueux et opaque.

MONSIEUR a juste pris le temps de pousser avec le côté du pied un peu de terre sur le corps, sans même chercher à creuser un trou. Le cadavre, à même le sol, finissait par former un monticule comme si le vent poussiéreux s'était aggloméré autour de lui, avait fini par le recouvrir.

Et le chien est revenu. Forcément bredouille, il ne comprenait pas bien ce qui s'était passé. Il s'est mis à renifler le bout de lièvre qui dépassait encore, agrippé par la main de l'homme.

*Viens-ici le chien. Filons le camp. Il va falloir se faire discret maintenant.*

MONSIEUR a éteint le feu avec de la poussière.

Quelques heures plus tard, ils étaient emportés par le trafic à la périphérie d'une banlieue industrielle.